

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

MOBYLETTE

FRÉDÉRIC PLOUSSARD

MOBYLETTE

Roman



VOIR DE PRÈS

© 2021, Éditions Héloïse d'Ormesson
© 2022, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-403-9

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

À Zélie, Ferdinand et Anne.

1

Les arbres aux angles improbables. Leurs racines souffreteuses. Les troncs ravinés par l'acide ne m'avaient pas manqué. Les fougères, les ronces, les noisetiers aux couleurs de l'automne éternel. Pas davantage. Des corneilles se battent au-dessus de moi. Mes pieds subissent la succion à chaque pas. C'est vert et brun et noir. Gris également, si on y intègre le nuage triste qui nous surplombe par-delà les frondaisons.

La nature est rancunière dans les parages. Cette forêt s'étend sur plusieurs milliers d'hectares, et ce que j'en vois correspond bien à l'image déprimante que j'en ai gardée.

En contrebas du plateau que nous traversons, à une vingtaine de kilomètres vers l'ouest, se trouve une bourgade du nom de Clinquy. Ancienne place forte construite à la sortie d'une vallée encaissée et autoproclamée capitale du Texas lorrain à l'époque

du Texas lorrain. Pendant des décennies, le village avait connu la prospérité grâce à la sidérurgie qui s'était développée alentour, avant que cette dernière ne décline et ne renvoie toute son humanité à la maison ou au bistrot. La suie retombe sur les hauts-fourneaux abandonnés. La pluie s'infiltré dans les anciennes galeries de mines. J'y suis né.

Je suis clinquin. Ma mère est clinquine. Mon père, c'est autre chose.

Pour l'instant, je fais corps avec cette terre grasse. La bruine me détrempe le visage. Mes vêtements me collent à la peau. Dix mètres derrière moi, Matthias patauge. Dans le silence de cette mélasse où même les corneilles se taisent, je l'entends parfaitement. Il râle. Ayant grandi dans les parages, je sais qu'il n'est pas conseillé de se garer trop près. Contre son avis, j'ai laissé la voiture en bordure de la route nationale. Loin derrière nous à présent.

Hier soir, il s'est cru mourir dans la combi-

naison de plongée de son père. Troublé, il a passé la nuit à regarder en boucle la vidéo des cent vingt-sept secondes en buvant du vin. Un contrecoup de notre grande frousse lacustre. Ce matin, il s'est réveillé en vrac une heure avant notre départ. Quel courage. Ses douleurs ont varié pendant le trajet. Devenues abdominales alors que nous marchions. Quelle abnégation. J'ai moi-même la bouche sèche depuis notre descente de voiture.

Nous progressons dans une végétation dense hors de tout chemin forestier. Des bosses et des creux recouverts d'un sous-bois épais et mou. Le dernier affaissement minier dans la zone date d'une quinzaine d'années, mais notre rythme s'en ressent.

Le relais de chasse se situe devant nous à quelques centaines de mètres. C'est le lieu du rendez-vous. En pleine forêt. Un fouillis de choses gluantes et de bois mort plus loin, je me colle au tronc d'un robinier étonnamment vertical. Matthias me chu-

chote à l'oreille qu'il n'a jamais eu aussi mal au ventre de sa vie. Je soupire. Pire que sa péritonite en CM1. Je cherche une vue sur le relais. Une envie de chier impossible à réaliser. N'en ayant rien à foutre de ses problèmes intestinaux, je lui demande de fermer sa gueule.

Les découvrir avant qu'ils nous aperçoivent. C'est l'idée.

Un gros bonhomme est assis sur la table fixée au sol de la clairière. Les autres discutent devant le relais en piteux état. J'en reconnais immédiatement deux malgré ma vue approximative. Ce qui aurait pu être rassurant, et pourtant c'est déjà deux de trop : Molosse et mon père.

J'appuie mon front contre le tronc rugueux du robinier. Ma première pensée est que j'avais été à deux doigts de l'appeler la nuit précédente tandis que Matthias regardait encore et encore les dernières minutes du sien. Dix ans que je ne l'avais pas fait.

Pour lui annoncer que j'avais failli mourir avant lui.

La vie est étrange. Un poisson me fait flipper, je pense à mon père et, quelques heures plus tard, je le découvre dans un bois. J'ai l'impression que l'arbre vibre. La dernière fois que je l'ai vu, j'étais sur le parking de l'immeuble avec mes affaires éparpillées autour de moi, et lui à la fenêtre de ma chambre, dans l'appartement au premier étage, à hurler que j'allais mourir avant lui.

L'homme à table est surnommé Molosse pour sa ressemblance avec un gros jambon à l'os. C'est le fils spirituel de mon père, même si spirituel ne convient pas vraiment à leur relation. La table forestière semble sous-calibrée pour le quintal et demi de matières carnées qui repose dessus. Molosse se cure le nez avec une flûte à bec en regardant dans le vide. Le troisième homme porte une veste de cuir noir, des bottes à renforts et des gants de motard. Entre trente-cinq et quarante-cinq ans. Une tête

de gagnant. Rougeaud, les cheveux clairsemés, les yeux exorbités. Il agite des mains volatiles. Il a un fusil en bandoulière. Papa a Molosse. Lequel commence à souffler dans sa flûte. J'aurais pu entendre sa petite musique s'il n'y avait pas eu les récriminations incessantes de mon pote. Il me demande ce qu'on attend pour y aller. Je le rassure, mon père est là.

Nous émergeons des fourrés une dizaine de secondes plus tard. L'inconnu nous aperçoit en premier et nous met en joue. La montagne mélomane semble surprise. Papa se retourne vers nous. L'inconnu éructe : « Ah merde, c'est pas des clefs d'antivol, ça ! »

Retour au pays des phrases baroques. Si mon père a déniché une sorte d'alter ego de la déconne pour se promener en forêt, il n'en montre rien. Nous sommes possiblement dans une situation où ça peut faire mal.

Ah non, mon père est présent.

Ah si, en fait, cette donnée n'est pas fiable.

« Matthias ! C'est toi, Matthias ? » poursuit l'homme en désignant mon ami du bout de son fusil.

Trois lettres tatouées sont visibles sur le dos de sa main : HIL. Matthias ne répond pas.

« Pourquoi t'es pas venu tout seul, trou du cul ? Bordel ! Je t'ai pas demandé d'emmener ta sœur ! » Tournant son fusil vers moi : « Salopard, mais t'es grand, toi ! La vache ! T'es qui ?

— Le conducteur. »

Il rote.

Mon père tient un cactus en main. Il a toujours eu des trucs bizarres en main, mais c'est la première fois que je le vois avec une plante verte. Un cactus dans la main paternelle, un fusil dans celle de son collègue, Molosse qui joue de la flûte : ça peut faire très mal.

« Elle est où, ta bagnole, conducteur ? »

L'homme jette un œil aux alentours, puis à mon père. « Il va me le dire, Ser... Dès que je sais où elles sont, je saurai où elle est ! T'inquiète pas, tu peux me croire, je te paierai quand j'aurai remis la main dessus ! »

Mon père ne semble pas inquiet, plutôt mortifié. L'autre continue : « T'es pas trop grand pour conduire, toi ? »

C'est l'histoire de ma vie. La bourde initiale. Trop grand pour le conduit. Trop grand pour la conduite. Trop grand tout court. J'opte pour une entrée en matière sans rapport avec sa question : « Salut, papa. »

Molosse bouge. Il se rengorge de m'avoir remis. La table et le sol sous la table craquent lorsqu'il décolle ses fesses du plateau. Mon père a un sursaut, lui aussi paraît m'avoir reconnu. Une contraction sur son visage. C'est déjà une réponse. Il ajoute : « Eh merde. »

Il s'était sûrement fait à l'idée d'en avoir fini avec moi d'une manière ou d'une autre.

2

C'était la veille, en sortant du lac, que j'avais accepté d'accompagner Matthias dans la forêt de Clinquey, mais cet épisode touchant de retrouvailles père/fils trouvait son origine un mois plus tôt dans mon quotidien de jeune père à la ramasse. À quelques centaines de kilomètres de Clinquey. Aux alentours d'un foyer de l'enfance à la dénomination étrange érigé à proximité d'un lac magnifique. Pas très loin des prés vosgiens dans lesquels mon pote avait cueilli sa fameuse récolte de champignons hallucinogènes qu'il allait perdre emportée par la forêt qui avalerait mon père.

Nous habitons depuis deux ans, Patricia et moi, dans une maison située entre les étangs et la route départementale 420 qui menait à Saint-Dié-des-Vosges. Matthias avait un appartement à Raon-l'Étape. Je